



La Belle Vie

À partir de **10** ans
du CM2 à la terminale

Jean Denizot / Fiction / France / 2013 / 1h32

Dix années que Sylvain et Pierre se cachent avec leur père sur les routes de France, après le divorce parental et les décisions judiciaires qui ont poussé Yves à la clandestinité. Mais les enfants ont grandi, et la cavale, sans fin, les prive des rêves et des joies de leur âge. Quand le filet se resserre et qu'il faut fuir à nouveau, Pierre, l'aîné, disparaît.

Production et distribution :
Mezzanine Films
Scénario :
Jean Denizot et
Frédérique Moreau
avec la collaboration de
Catherine Paillé
Image :
Elin Kirschfink
Montage :
Aurélien Manya
Musique :
Luc Meilland
Interprétation :
Zacharie Chasseriaud,
Jules Pellissier, Solène
Rigot, Nicolas Bouchaud



Né en 1979, **Jean Denizot** est réalisateur sur le court métrage de Catherine Klein *Un Autre Homme* après ses études de cinéma à l'université, puis

assistant réalisateur sur le court métrage d'Arnaud Simon *Un Camion en réparation*. En 2006, il réalise son premier court métrage, *Mouche*, sélectionné dans plusieurs festivals puis trois ans plus tard *Je me souviens*. *La Belle Vie* est son premier long métrage. Par ailleurs, il joue dans *L'Idiot* de Pierre Léon (2008) et dans *Portrait d'un amoureux* d'Aurélien Deschamps (2011).

Point de vue

Depuis quelques années, comme pour faire contrepoids à l'urbanisation des espaces ruraux et à l'emprise croissante des technologies modernes sur nos vies, de nombreux films se sont attachés à décrire un mode de vie rural, ancré dans la nature ; à la fois sain et exigeant, exaltant mais souvent solitaire, générateur de grandes satisfactions autant que de profondes frustrations... Un mode de vie débrouillard, simple et buissonnier, qui est souvent associé au monde de l'enfance. Récemment, *Mud* de Jeff Nichols, ou encore *Les Géants* de Bouli Lanners (dans lequel Jean Denizot a repéré l'acteur Zacharie Chasseriaud, qui joue ici le rôle de Sylvain) ont décrit le rapport à la fois fasciné et rassurant qu'entretiennent des enfants livrés à eux-même avec une nature sauvage, qui se révèle tour à tour inquiétante et protectrice.

C'est tout à fait dans cette lignée que s'inscrit la première partie de *La Belle vie*, qui nous montre deux frères, Sylvain et Pierre, en train de crapahuter dans les montagnes des Pyrénées, de se baigner dans les cascades ou de conduire un troupeau de chèvres... Mais le scénario prend une tournure dramatique lorsque l'on comprend que ces deux enfants sont, en fait, recherchés depuis plus de dix ans par leur mère, à qui leur père, Yves, les a soustraits, ce qui, juridiquement, le rend passible d'une peine de deux

fiche réalisée par
François Barge- Prieur

Point de vue

ans d'emprisonnement. Cette histoire est d'ailleurs inspirée de l'affaire Fortin, médiatisée en 2009. Obligés de fuir une énième fois, les deux frères vont faire des choix différents : Pierre, l'aîné, qui commence à souffrir de cette vie solitaire, pauvre et anonyme, décide d'en profiter pour poursuivre sa route seul, tandis que Sylvain, le plus jeune, prend la fuite avec son père.

Car c'est bien la figure du père qui apporte une dimension singulière au film. Ici, contrairement aux autres œuvres sus-citées, l'enfant n'est pas livré à lui-même, abandonné ou délaissé, et donc en opposition avec le monde des adultes. Au contraire, Sylvain choisit d'accompagner, et d'aider son père; de le soutenir dans ses choix, et de conforter ses convictions. C'est donc une relation de complicité totale que nous décrit *La Belle vie*, durant les quelques jours où père et fils se cachent sur une île de la Loire en attendant qu'une amie bienveillante leur trouve une place dans une ferme. Cette période fonctionne comme une parenthèse, un moment suspendu, intimiste, abrité par les arbres et caché aux yeux de tous, un moment de transition dans la relation entre Yves et Sylvain. Ce dernier est tiraillé entre le monde de l'enfance, protégé et marqué par l'amour pour son père, et celui des adultes, plein de promesses (celle de voir sa mère, celle de rejoindre son frère et de découvrir le plaisir de l'indépen-

dance : un travail, un appartement, des amis...), mais aussi de dangers (la mort de son chien, tué par son père afin qu'ils ne soient pas démasqués par la police, marque une vraie rupture dans l'évolution de sa vision du monde). Finalement, c'est l'apparition du personnage féminin de Gilda, dont Sylvain va tomber amoureux, qui précipitera le changement, comme le montre notamment l'évolution du rapport au corps : de la nudité « naïve » et enfantine d'un jeune garçon qui se baigne dans une rivière, à la nudité érotique - mélange de gêne et d'excitation - d'un premier rapport amoureux. Par ailleurs, la double tonalité du film permet d'apporter un regard nuancé sur cette fameuse « vie de bohème » trop souvent érigée en fantasme absolu. D'un côté, bien sûr, il y a le plaisir immédiat d'une baignade improvisée, d'une tomate juteuse croquée, d'une course effrénée dans les champs, ou d'un feu de bois sur lequel on fait griller les poissons fraîchement pêchés. De l'autre, la dure réalité d'une vie marginale : la père qui tombe malade, la honte de porter toujours les mêmes vêtements, l'obligation de mentir, la difficulté à assumer sa différence et sa pauvreté... Comme toujours, et c'est finalement la morale du film, l'important semble être d'avoir le choix : à la fin, Sylvain a gagné le droit - mais donc aussi la responsabilité - de choisir sa vie.

Pistes pédagogiques

La France, un terrain d'aventures à l'américaine

Les réalisateurs français semblent souvent frustrés par l'étroitesse de nos paysages, comparés aux étendues sauvages des Etats-Unis, particulièrement photogéniques, qui ont inspiré un grand nombre de road-movies ou de films d'errance (des westerns de John Ford et Raoul Walsh au récent *Into the Wild*, de Sean Penn, en passant par *Gerry* de Gus Van Sant, ou *Easy Rider* de Peter Fonda). Ici, dans la manière de filmer, dans la musique folk qui accompagne les personnages, dans le livre que lit le jeune héros (*Huckleberry Finn*), il y a une vraie volonté de référence au cinéma américain, tout en montrant qu'il est possible d'ancrer des histoires d'aventure (au sens large) dans les paysages français. En France, Manuel Poirier (*Western*) ou Bruno Dumont (*Hors Satan*) font partie des réalisateurs qui donnent de l'ampleur aux décors naturels.

L'absence de la mère

Dans le film, comme dans le fait divers, les enfants ont clairement pris le parti de leur père. Qu'apporte le père à ses enfants? Que symbolise-t-il à leurs yeux? Comment les enfants ressentent-ils l'absence de leur mère? La scène où Sylvain et Yves échangent un câlin plus que maladroit donne, de façon assez fine, certains éléments de réponse. Le dernier plan du film est également intéressant : le spectateur ne sait pas si Sylvain va oser s'approcher de sa mère, qu'il observe caché derrière un arbre. La caméra reste sur elle lorsqu'elle s'assoit sur le banc, et, grâce au panoramique, on découvre qu'il est venu s'asseoir à côté d'elle : il a finalement quitté le monde sauvage pour venir compléter le cadre (celui de l'image comme celui de la famille).

Le rapport à la nudité

En trois temps-clés du film, la nudité change de sens pour Sylvain. D'abord, il y a la nudité ludique, enfantine, décomplexée, lorsqu'il se baigne dans la cascade avec son frère. Puis, la gêne face au corps de son père, lorsqu'il le lave. Enfin, l'émoi érotique lorsqu'il se retrouve mis à nu (au propre comme au figuré) par Gilda.